

Le philosophe et écrivain Jean-Paul Curnier est mort

Auteur d'une œuvre très politique, placée sous le signe du rire et d'une ironie parfois féroce, le penseur et philosophe, ami et disciple de Jean Baudrillard, est mort à l'âge de 66 ans.

LE MONDE | 11.08.2017 à 16h48 | Par Michel Surya (Ecrivain et directeur de la revue "Lignes")



Jean-Paul Curnier. CURNIER / WIKIMEDIA COMMONS

Les temps ne sont plus à être aussi libre que Jean-Paul Curnier l'a été, jusqu'à sa mort le 5 août. La liberté a perdu la plupart de ses attraits, dont on ne sait plus quoi faire, dont on a peur de faire quoi que ce soit. Pas pour lui, à qui elle n'a jamais suffi.

Toute son œuvre le démontre, qu'on dit d'un philosophe, qu'on dirait mieux d'un penseur. Philosophie ou pensée, comment la résumer, même en un mot ? Celui-ci la qualifie peut-être, qui ne la réduit pas : le rire.

POUR LUI, LA
VOLONTÉ DE
VOLUPTÉ DOIT
REPLACER LA
RÉVOLUTION ET
SON ESPRIT DE
RESSENTIMENT.

Ce rire, peut-être Jean-Paul Curnier l'a-t-il intellectuellement tenu de Baudrillard, qui fut son ami et qu'il a le mieux continué. Sans doute le tient-il de Nietzsche et de Bataille aussi, auxquels il aura été indéfectiblement fidèle (je me souviens, il y a de cela longtemps déjà, qu'il s'était mis en quête de retrouver la canne de Nietzsche). De Sade enfin, qu'il ne citait jamais sans hilarité.

Un tel rire (état de la pensée, pas un concept) prescrit que celle-ci, nécessairement, est un jeu. Un jeu tragique. De l'existence, qui est tragique, rire donc, unique condition pour que son sérieux n'écrase pas la pensée.

Rire après et pareillement de tous les autres et petits tragiques. Le tragique politique, par exemple (pour l'essentiel, son œuvre est politique en effet). Comment ? En s'employant à l'*aggraver* (ses deux plus grands livres politiques : *Aggravation, 1989-2001* (Léo Scheer, 2002) et *Prospérités du désastre. Aggravation, 2* (Lignes, 2014), nés dans la revue *Lignes*, dont il a été l'un des maîtres d'œuvre depuis trente ans).

Renverser la perspective

« Cap au pire », telle serait sa commination (toute beckettienne) pour, à défaut de savoir ce qu'il en résultera, au moins que cesse ce qui est. La révolution en résulterait-elle, méfiance pour autant. La révolution elle-même est tragique. A moins d'en reformuler toutes les instances. A commencer par celle du sinistre esprit de ressentiment. Et de la remplacer par cette autre, exactement inverse, et distinctivement sienne : la volonté de volupté.

Les « vrais » révolutionnaires se récrieront, qui sont des puritains pour la plupart. Arme préventive contre ceux-ci : l'ironie, dans le vocabulaire de Curnier (la raillerie dans celui du Pascal des *Provinciales*), qu'il a maniée comme personne, renversant à chaque fois la perspective (par plaisir du paradoxe), non pas pour en indiquer une de rechange, mais pour qu'il n'y en ait plus. Nihilisme ? Si l'on veut, mais de circonstance ou tactique (legs de Debord cette fois), c'est-à-dire pour qu'apparaisse pour ce qu'il est, le nihilisme de la marchandise (Jean-Paul Curnier, qui n'est pas marxiste, entend par là : le nihilisme du *désir* de la marchandise).

PARMI SES
CIBLES :
LE MONDE DE LA
CULTURE ET DE
L'ART
CONTEMPORAIN,
CONVERTIS AUX
ARTIFICES DU
DIVERTISSEMENT.

Autre tragique (tragi-comique) : le monde de la culture, et de l'art contemporain, l'un comme l'autre convertis aux artifices du divertissement. On doit à cette conversion les plus drôles de ses livres, c'est-à-dire les plus « féroces » (*Le MAC de Marseille, une affaire de musée d'art*, Sens & Tonka, 1997, et *La Culture suicidée par ses spectres*, même éditeur, 1998) : tout y est de ce dont la culture ni la politique ne sont sorties.

On ne le sait pas assez, Jean-Paul Curnier était un écrivain aussi. Auteur de livres de nouvelles délicates et mélancoliques, faites de riens (mot qu'il aimait entre tous, au singulier comme au pluriel), que, pour dire vite, je rapprocherais de Robert Walser : *Moins que rien* (La Lettre volée, Bruxelles, 1999), *Sans nouvelles* (La Lettre volée, 1996), *Peine perdue* (Léo Scheer, 2002).

Une écriture pleine de joie

Il a occupé des places, celles qu'il faut tout de même occuper, pour vivre (même mal), à l'université, dans les écoles d'art, au ministère (de la culture), très peu et toujours pour qu'on l'en évince vite. Il a fait du cinéma ; de la musique ; joué sous la direction de Godard ; il est monté sur la scène, où il improvisait ; été éditeur ; surtout il a aimé et été aimé. Nihiliste, décidément pas. Il entre partout, dans tout ce qu'il a écrit, une vraie joie – souveraine.

Il est revenu vivre, il y a une dizaine d'années, dans les paysages d'Arles, où il était né : un apaisement s'en ressent dans ses derniers livres (*Philosopher à l'arc*, Lignes, 2016). Pour autant, le dernier, *La Piraterie dans l'âme* (Lignes, 2017) renchérit, qui s'emploie à démontrer comment la démocratie n'a jamais consisté que dans sa capacité sans pareille à la prédation.

Jean-Paul Curnier a été l'un des très rares à pouvoir encore témoigner d'une possible irréductibilité.

Jean-Paul Curnier en 6 dates

5 janvier 1951 Naissance à Arles (Bouches-du-Rhône)

1997 « Le MAC de Marseille, une affaire de musée d'art » (Sens & Tonka)

2002 « Aggravation » (Léo Scheer)

2014 « Prospérités du désastre. Aggravation, 2 » (Lignes)

2017 « La Piraterie dans l'âme » (Lignes)

5 août 2017 Mort à Arles